

ADN CHROMATIQUE

CE TEXTE, publié chez Actes Sud en 1998, j'en ai tenu les exemplaires d'auteur dans leur carton d'origine, scellé de multiples bandes, à la cave. C'était la momie de mon cancer. Je l'avais vaincu. L'ouvrir, c'était le faire revenir. Mais la pensée magique ne sert à rien, le cancer est un rôdeur.

Écrire est un exorcisme. *Vie et mort d'un crabe* choisit la deuxième personne du singulier. *Tu*, car ce livre n'est pas une autofiction, bien qu'il prenne ma personne biologique comme matière première. Il s'agit davantage d'un envoi. Il s'adresse à toi qui rejoins le *mambo du mal aux os*. À toi afin que tu puisses dépasser ta peur et qu'ensemble, tels Tamino et Pamina dans *La Flûte enchantée*, nous traversions sans fléchir les épreuves de la terrible initiation.

Pour l'affronter, j'ai opté pour un certain détachement, ce qui ne signifie nullement absence de peur. C'est l'acte même d'écrire qui m'a aidé à tenir une

distance salutaire avec les épreuves. Je m'étais voué à une solitude volontaire afin de digérer ma terreur. Je m'observais comme le chercheur scrute son cobaye. Je m'étais concentré sur la réparation et la salvation de moi-même, ce dont, naïvement, je n'ai jamais douté, alors que mon premier oncologue appréhendait une fin tout autre.

J'ai combattu par l'imaginaire et l'abus de métaphores les cauchemars fondamentaux liés à la peur de mourir. Ce combat de soi avec un soi-même devenu ennemi mortel s'est effectué sur un théâtre intérieur. Les images stupéfient aussi sûrement que les drogues. Les métaphores sont une chimiothérapie intellectuelle redoutablement efficace pour affronter une réalité insoutenable au long cours.

Apprendre aujourd'hui sur le cancer, Internet y donne accès sans barrages. Nous savons quel espace anxiogène est ce virtuel-là. C'est au miroir de notre peur que nous renvoie le référencement généré par les algorithmes de recherche. Tous, nous posons à la machine les trois questions fatales. Premièrement, si l'on va mourir (avec, en question subsidiaire, dans combien de temps?). Deuxièmement, comment va-t-on mourir? Troisièmement, quelles chances a-t-on de survivre? L'ordre des questions varie selon les réserves

d'optimisme de chacun. Mais danger : le cancer par surinformation est l'un des plus fulgurants. À une époque où l'on se veut spécialiste de tout sans rien vraiment savoir, l'anxiété règne sans filtres.

En 1997, date d'écriture de ce récit, l'information n'était accessible qu'à basse fréquence. Tant que la cortisone me maintenait dans une forme olympique, je passais des heures à éplucher les revues spécialisées, *Cell* et *Blood*, dans la bibliothèque de bois sombre de l'hôpital Laennec. Le professeur Andrieu m'y laissait libre accès. Il savait qu'il est bon de connaître son ennemi. Mais il était là pour répondre à mes questions quand photos et statistiques devenaient trop brutales.

Cette époque d'avant le Net me semble préhistorique. Depuis, le savoir se déverse en masse et sans médiation, engendrant plus d'angoisses que de bien. Les recherches à la sauvache caressent l'irrationnel dans le sens du poil ; elles court-circuitent les détenteurs de l'information médicale au profit d'un savoir brut, aveuglément disponible. Aller s'informer sur le Net intensifie la peur, alors que celle-ci doit, au contraire, être appri-voisée par la discussion. Il faudrait pouvoir s'interdire ce savoir sauvage, ingéré devant un écran, en solitaire, à quatre heures du matin, alors que la terreur est à son pic.

Or, face à la peur viscérale et au tsunami existentiel, l'oncologue oppose un vrai déficit de parole. En

consultation, sa chaleur reste rare. Il est un médecin clinique et rapide. On le lui reproche souvent, mais je comprends sa froideur. Je me mets à sa place, connaissant les deux rives, la technique et la nécessaire, l'active et la passive. Il lui faut se protéger afin de préserver un granule d'empathie pour chacun. Quoi qu'on craigne de la médecine, on doit avoir confiance. Je dédie d'ailleurs ce petit manuel à l'usage du cancéreux optimiste à mes doctes soigneurs, Jean-Marie Andrieu, Jean-Paul Vincensini et Cécile Chougnat. Tous trois ont ceci de commun : ne pas avoir renié leur serment d'Hippocrate devant l'autel du profit personnel. Cela s'appelle l'Assistance publique. Cet art de la dévotion cruelle, Stéphane Piton Saint Martin m'y avait initié en 1987. Cet homme est le Doc de mon premier roman, *Un ruban noir*. Il fut un héros tragique du sida de la première décennie, celle d'avant la venue des trithérapies.

Ensemble, nous adorions parler sciences, opéra et littérature dans les bouges du Paris nocturne. L'interne en médecine et le lettré partageaient leurs savoirs avec gourmandise. Nous étions aussi assez portés sur les produits illicites. Nous constituions à l'époque une fraternité de coucheries et de pétards, d'amphétamines et de morphine dérobée dans la pharmacie de l'hôpital, avant d'aller écouter Divine et Pet Shop Boys. Puis, le

lendemain, matin, c'était shoot de Laroscorbine et de vitamine B6-B12 en intraveineuse, afin d'assurer nos gardes jusqu'à la nuit suivante. Laquelle ne pouvait qu'être plus belle que la précédente. Nos frasques de carabins n'ont jamais empêché un travail impeccable. Nous mélangions nos plaisirs toxicomanes et nos plaisirs médicaux, en vrais *freaks*, juste pour connaître l'effet que ça faisait et si c'était bien... Nous sauvions ainsi nos âmes du désastre imminent. Nous n'avions pas trente ans et nous étions dans l'exploration de nos vies. Elles furent trop rapidement fauchées par le sida. Le rétrovirus acheva le Doc en 1989, victime d'un Kaposi devenu lymphome. Il connut une lente agonie, ponctuée de séjours extrémistes dans une secte vegan.

Jeté d'une traite, avec un Bic bleu dans un cahier à spirale, deux ans après *Un ruban noir*, *Vie et mort d'un crabe* a été mon manuel de vie au plus près de l'expérience de la mort. Mon propre lymphome scellait dix années d'ecstasy, d'amphés, de coke, de LSD. Il m'a contraint à tout arrêter. Je dois dire que ce fut sans regrets, sans cure et sans difficultés. Comme tout plaisir trop souvent répété, les drogues lassent. À trente-cinq ans, je les quittai comme on laisse une vieille écharpe sur un banc public. J'avais trouvé mieux. Le cancer orienta ma défonce *underground* vers la défonce

médicale. Je l'envisageais comme une expérience supplémentaire. Et c'est d'avoir considéré le traitement comme une défonce qui m'a permis ce burlesque décalage de danse macabre. Je tiens à remercier le *charas* himalayen, le plus pur des haschischs. Grâce à cet esprit de la terre, j'ai à nouveau pu dormir et manger quand ni l'une ni l'autre fonction n'était plus possible.

En revanche, je n'ai eu nul besoin de lui pour écrire. Ce seul geste me suffisait. L'autre que je devenais sur la page ne souffrait plus comme moi. S'imaginer des jeux de rôle aide. Tu deviens alors un guerrier, une combattante. Tu choisis ton avatar de *cancer gamer*. Le mien, c'est *Parsifal*. Wagner a signé l'opéra de mon crabe. J'en avais vécu la métamorphose un soir de représentation à l'opéra Bastille. Cela avait commencé durant la musique de transformation du premier acte, celle qui accompagne le vieux sage Gurnemanz et le chevalier un peu benêt du lac sacré au château de Montsalvat. Sur cette marche solennelle et chromatique, plaie musicale suintant d'humeurs vénéreuses, je me mis à suer comme jamais. Sur la *Terre gaste*, la terre gâtée, quelque chose clochait. Le cycle naturel du monde était interrompu. Une malédiction frappait le royaume. Le miracle du sang nourricier ne se produisait plus. Et en moi tout s'effondrait, les globules, l'immunité et le vouloir-vivre. Ma lymphe était corrompue. *Parsifal* me

faisait ressentir, par une singulière empathie, une rupture identique au mal-être de notre Terre. Sang, sueur et stérilité.

J'ai toujours senti une connivence profonde avec notre planète. Je suis un animiste, un panthéiste libertin, au sens étymologique du terme, affranchi des hypocrisies du religieux et de l'oppression du monothéisme patriarcal. Mais je suis aussi de société judéo-chrétienne, où prime la faute. On veut des causes au cancer. Les questions vinrent. En plus de tous les facteurs déclenchants que j'avais pu lui fournir, où donc l'avais-je attrapé, ce cancer ? On aime s'inventer des raisons qui rassurent mais peuvent aussi friser le déni. Il me fallait une réponse globale.

À la fin de mon récit en terres métastatiques, je m'élève béatement vers un nouveau soleil, celui des rayons radioactifs. Écolo jusqu'au fond du génome, je me considère en même temps comme un enfant nucléaire. Fier de l'être. Cette culture me fascine, au cinéma ou en musique. J'aime Wagner, Kraftwerk et Tarkovski. *Radioactivity* m'a fait danser avec l'atome ; je suis né avec, et chacun de nous a connu sa guerre.

Mon bouc émissaire fut, à l'époque, la catastrophe de Tchernobyl. En 1986, à la faveur des pluies de printemps, le nuage d'isotopes avait copieusement arrosé le Sud-Est français. J'avais l'habitude de courir les collines

en adepte du grand Pan, au travers des genêts fleuris et des champs de thym, aujourd'hui remplacés par une ferme solaire. Je pratiquais le nu intégral dans les clairières de chênes élancés et de pins musculeux. Épousailles avec Nature, mon premier rituel et mon unique religion. Le sentiment primitif du bien et du bon, la connexion avec le Tout, cela m'est inné sur les territoires voconces de la Haute-Provence. Mais quelque chose était passé par là. Une fée iridescente avait posé ses pas nuisibles sur mon sain territoire.

Mon Tchernobyl n'est que l'humble champignon qui cache la forêt atomique. Car la guerre nucléaire tant redoutée a bien eu lieu, à l'air libre, de notre vivant. Le conflit des mégatonnes n'est pas une hallucination de la guerre froide, mais un constat. Depuis Hiroshima, la Terre a subi 2043 essais nucléaires. Une partie a été effectuée sous terre, mais il y en a eu suffisamment à l'air libre pour nous ensemençer massivement. De 1945 à 1965, Américains et Soviétiques, Anglais et Français ont essayé plusieurs centaines de bombes. *Like Ivy* (1952) a irradié un quart du Pacifique. En 1954, les mastodontes en gigatonnes se sont succédé avec *Romeo Castle* et *Yankie Castle*, respectivement 7 et 11 mégatonnes. La *Tsar Bomba* soviétique et ses 57 mégatonnes larguées dans l'atmosphère me concernent au premier chef, puisque le 30 octobre 1961, date de l'essai,

j'étais un embryon. Partie de Nouvelle-Zemble, dans l'Arctique, l'amplitude radioactive a recouvert l'Europe jusqu'au Portugal. Tchernobyl, en comparaison, n'a été qu'un pet de musaraigne. La guerre froide a été une authentique offensive atomique camouflée par le mot *essai*. Le cancer est le fléau de notre temps. Il est aussi notre héritage.

La radioactivité est tenace, profonde, elle se diffuse à bas bruit et il y a de quoi s'y briser l'ADN, comme la dent trop confiante se brise sur la pince d'un crabe. L'image va bien au cancer, ce vivant collectif qui prolifère dans le corps comme les crabes de cocotier. Il forme ses cohortes ravageuses sur les plages de notre vie.

Le cancer nous constitue. Travail à très bas bruit et que nous ne percevons pas. Le médecin vous apprend d'ailleurs que nous en produisons plusieurs par jour, mais que notre métabolisme sait les détruire, jusqu'au jour où l'un s'accroche... Des millions de cellules prolifèrent et peu à peu s'empiffrent de nous. Elles le font parce qu'elles ne peuvent pas mourir. Elles sont interdites d'apoptose ; il leur est impossible de s'autodétruire, elles sont devenues immortelles. Leur prolifération cause la mort si le gène fautif n'est pas reprogrammé.

Voilà un beau paradoxe. En notre royaume cellulaire, l'apoptose, la mort biologique programmée, est

nécessaire à la poursuite de la vie. En revanche, le don d'immortalité y est un gage de mort. L'éternité croît en nous comme un double malfaisant. Fascinante maladie, vieille comme *Homo habilis*, mais devenue si répandue qu'elle semble une affection parfaitement conçue pour nous détruire, nous l'espèce si sophistiquée, si gloutonne et dont le rêve ultime est justement l'immortalité.

Depuis la parution de *Vie et mort d'un crabe*, il y a vingt ans, bien des cancers sont devenus des maladies chroniques. Entre 1997 et 2017, les traitements ont connu des progrès phénoménaux. Le mal s'est fait habitude. Il est devenu un saut d'étapes, comme le dit mon oncologue nucléaire, à l'hôpital Saint-Louis. On le traque précocement. Sa chasse est subtile, menée par des drones infinitésimaux. L'injection de glucose radioactif rend visible grâce à la tomographie par émission de positrons (PET scan) une hyperactivité métabolique, signe de folie tumorale. Le PET est le télescope de notre univers intérieur. L'intelligence artificielle médicale brûle aujourd'hui certaines tumeurs très précoces par le froid ou le chaud, comme des verrues. Ce qu'elles sont, des disgrâces de la vie.

Nous continuerons longtemps de gloser *ad nauseam* sur le pourquoi du comment du cancer, mais nous,

ses victimes, sommes devenues un paradigme humain. Malades du progrès, c'est à ce même progrès que nous devons notre survie. Avec une ironie parfois féroce. Car, s'il convient d'ajouter la chimie aux causes du cancer, les firmes empoisonnant notre environnement (Monsanto-Bayer, Hoffmann-Laroche, Novartis) sont souvent celles qui produisent les anticancéreux. Lucratif cancer.

Le crabe nous confronte à notre évanescence, comme ces vanités picturales, ces natures mortes que l'anglais nomme si bien *still life*.

N'aie pas peur d'ouvrir ce livre. C'est un voyage fantastique qui jamais ne désespère. Le cancer nous a longtemps dit *N'oublie pas que tu vas mourir*. Nous pouvons changer de mantra. *N'oublie jamais que tu vis*.

Paris, mai 2018